

971 - MORNE-A-L'EAU CHEMIN DE CROIX

FICHE DE SYNTHESE



Titre : Chemin de Croix

Auteur : Antoine Gianelli

Datation : 1932-1933

Technique : Huile sur fibrociment (?)

Dimensions : 107 x 127 cm

Propriété : Commune de Morne-à-l'Eau

Lieu de conservation : Église Saint-André, Morne-à-l'Eau

Contexte de la demande

La DAC Guadeloupe sollicite une protection monument historique pour les panneaux constituant le Chemin de Croix, peints par Antoine Gianelli, éléments mobiles du décor de l'église Saint-André de Morne-à-l'Eau.

Description

Le Chemin de Croix se compose de 14 panneaux peints, signés, mesurant 107 x 127 cm. Ils sont fixés sur les murs des deux bas-côtés de la nef par des vis percées dans les baguettes en bois qui les encadrent.

Matériaux

Les panneaux sont peints à l'huile. Un examen succinct du revers d'un des panneaux fait penser à un support en fibrociment, à confirmer après prélèvement de matière. Si cette hypothèse se vérifie, la présence d'amiante pourrait contraindre à certaines précautions de manipulation. Toutefois, cela ne pose pas de problème particulier tant que le support reste intact (ni percé, ni cassé).

Etat

L'état de conservation est globalement bon. La peinture a gardé une bonne adhérence au support mais est très encrassée (poussières, déjections). Quatre panneaux ont d'avantage souffert et présentent des fissures qui ont été consolidées, peut être au moment où les nouveaux cadres ont été posés. Quelques repeints sont visibles sur ces panneaux.

HISTORIQUE

Le contrat n'ayant pas été retrouvé, il est difficile d'apporter des précisions sur la commande du Chemin de croix. Elle semble avoir été passée en 1932, alors qu'Antoine Gianelli, lauréat 1931 du Prix de la Guadeloupe, est chargé par le Gouverneur de la Guadeloupe de plusieurs commandes pour le décor des bâtiments officiels que l'architecte Ali Tur est en train de reconstruire après le passage du cyclone de 1928. L'Etat français prépare déjà les fêtes du Tricentenaire du rattachement des Antilles à la France et les

commandes sont soutenues. C'est une période de production intense pour Gianelli qui doit concevoir des œuvres monumentales, sur des sujets qu'il n'a pas l'habitude de traiter et dans un laps de temps assez court. Il travaille avec épouse, Germaine Foury (1902-1981), aux études préparatoires réalisées sur le motif, mais certaines grandes compositions, et probablement le Chemin de croix, ont été peints en atelier à Paris.

Le 6 février 1934, l'évêque, Mgr Genoud, autorise la bénédiction des stations du Chemin de Croix qui prend place sur les murs des collatéraux de la nouvelle l'église bénie, le 4 décembre 1933. La cérémonie a lieu le premier dimanche de Carême.

ANALYSE ICONOGRAPHIQUE ET STYLISTIQUE

La pratique du chemin de croix est une dévotion qui permet aux croyants de méditer sur la Passion du Christ en refaisant symboliquement son parcours, dans l'église ou à l'extérieur. Gianelli représente les 14 stations en suivant l'iconographie traditionnelle.

Le Chemin de Croix de Morne-à-l'Eau occupe une place particulière dans l'œuvre de Gianelli, dont c'est à priori le seul sujet religieux. Il constitue une parenthèse dans les compositions de la période antillaise, dominées par les grands paysages animés ou par les portraits. Pour ce cycle, Gianelli renonce aux couleurs chatoyantes pour une palette aux tons sourds, dominée par les terres et les ocres. Ces couleurs et la matité du rendu donnent à ces panneaux un aspect de peinture à fresque, un caractère « primitif » qui fait écho aux sources de l'art chrétien.

Cette sobriété convient bien au décor dépouillé de la nef de l'église de Morne-à-l'Eau, mais les plafonds bas des collatéraux ne les mettent pas en valeur. Toutes les commandes publiques de Gianelli s'inscrivent dans des édifices tout juste reconstruits par Ali Tur et il est probable que les deux hommes se soient connus, sinon en Guadeloupe du moins à Paris, à l'occasion des célébrations du Tricentenaire.

Gianelli fait preuve au cours de sa longue carrière (il peint jusqu'à l'âge de 85 ans) d'une remarquable homogénéité stylistique. Fidèle à la figuration, il partage avec André Derain un certain classicisme et reste à l'écart des avant-gardes parisiennes qu'il côtoie pourtant dans les années 1920 à l'atelier Cormon et chez son ami Jules Pascin. Gianelli conserve de sa formation à l'école des Beaux-Arts sa culture et son goût des grandes œuvres classiques. Ainsi, son Chemin de Croix reste très classique tant sur le fond que sur la forme, à une époque où ses contemporains donnent une interprétation plus moderne de ce sujet (voir par exemple Maurice Denis à Saint Germain en Laye (1923), Paul Leroy à l'église Notre-Dame d'Arcachon (1915), ou Angel Zarraga, à l'église du Sacré-Coeur de Gentilly (1936)). Gianelli s'inscrit plutôt dans la tradition de la peinture religieuse des maîtres de la Renaissance.

L'école des Beaux-Arts axe sa formation sur la maîtrise du dessin, ce que traduisent la justesse et la rapidité du trait de Gianelli. Mais, et cela fait de lui un peintre moderne, le dessin fait partie intégrante de l'œuvre achevée : dans les panneaux du Chemin de Croix le trait est toujours apparent, la couleur ne cherche pas à le masquer ou à l'atténuer, il est structurant. Cette manière structurée le rapproche de Paul Cézanne. Les deux hommes ont aussi en commun le travail sur l'expression du volume, cette façon franche de poser la couleur et le culte du travail sur le motif. Ce goût de la nature rattache Gianelli à son aîné Aixoïse, mais également aux naturalistes provençaux de la fin du XIX^e siècle et à l'esprit et l'humanisme de Gustave Courbet.

Lorsque Gianelli arrive en Guadeloupe en 1931, le milieu artistique existe à peine, en dépit des initiatives de Germaine Casse dans les années 20, relayées par le Prix de la Guadeloupe initié par le sénateur Bérenger. Grâce aux voyages qui récompensent de 1931 à 1936, les lauréats de ce prix éphémère, des artistes métropolitains enrichissent la Guadeloupe de leurs œuvres. Ces peintres et ces sculpteurs (Antoine Gianelli, Germaine Foury, Emile André Leroy, Henry Legendre et Louis Bâte), auxquels il faut adjoindre Georges Rohner et Ardaches Baldjian, vont contribuer au rayonnement des territoires français d'outre-mer vus à travers le prisme d'une culture coloniale. Cependant, leur présence ne suffit pas à faire naître une école de peinture et leur influence sur le milieu artistique local sera nulle, jusqu'à aujourd'hui.

Conclusion

Cette absence de réappropriation explique sans doute que les œuvres de Gianelli soient tombées dans l'oubli, jusque très récemment. Les tableaux de Rohner ont fort heureusement été redécouverts et sauvés par des restaurations exemplaires, qui ont donné lieu à une exposition à Paris et à Basse-Terre en 2012¹. Mais Gianelli n'a pas eu cette chance et nombre de ses peintures ont disparu, ou ont été entièrement repeintes. La juste mesure de son talent n'est plus perceptible, pour les œuvres conservées en Guadeloupe, que dans le cycle du Chemin de Croix, et dans une moindre mesure, dans les deux panneaux conservés dans les réserves du musée Schoelcher. Il apparaît nécessaire de préserver ces derniers témoins de l'art de Gianelli qu'il serait injuste de ne considérer que comme un artiste colonial, car comme Ary Leblond en 1935, nous voyons en lui « un très bel artiste qui a su admirer, aimer gens et pays, s'y attacher »².

1 Georges Rohner et la Guadeloupe 1934-1936, catalogue de l'exposition Paris, musée de la Marine 19 oct. 2011 – 16 janv. 2012, Basse-Terre, L'Archipel 2 mars – 5 mai 2012, Pointe-à-Pitre, éditions Jasor, 2011.

2 *L'Illustration*, « Le tricentenaire des Antilles françaises », n° 4838, 23 Novembre 1935.